regagna le cabinet de travail de M. Dechevreille.

Tout frémissant il s'y renferma. Et son idée fut alors de brûler la lettre et le billet de banque. Ils existaient comme un témoignage de flétrissure sur le nom de son père et le sien.

Il revint à la porte. Oui, elle était bien close.

Il incinéra les papiers. La flamme les dévorait lentement laissant transparaître encore l'écriture en blanc sur la feuille calcinée, et le billet à son tour allait être atteint et consumé.—Lucien tout à coup éteignit la flamme.

Il réfléchit. Il avait tort peut-être de brûler la lettre.

Son père était coupable mais non jugé. Ces papiers appartenaient à la justice ; mais un fils ne devait point se laisser conduire par des considérations semblables. Il avait, lui—tel était son devoir, pensait-il—à couvrir la mémoire de son père, à jeter le manteau sur la faiblesse.

Pas un moment il ne pouvait hésiter. Un grave dommage cependant avait été causé par le coupable.

—C'est, pensait encore Lucien, le souci d'une réparation qui a troublé les dernières heures de mon père et ce qu'il voulait me confier en mourant.

Et Lucien se posait cette autre question :

—Est-ce que l'anéantissement de la preuve ne peut pas empêcher ou rendre plus difficile la réparation ?

L'idée ne se présenta point d'abord avec cette précision à son esprit trop ému mais il comprit vaguement qu'il ne devait pas détruire ces papiers si compromettants qu'ils fussent. Il ne suffisait point de brûler. Cela ne pouvait pas finir par une pincée de cendré et un peu de fumée.

Détruire une preuve d'ailleurs, n'est-ce

pas être complice ?

Lucien garda la lettre à moitié rongée par le feu et le billet de banque où se voyaient pointées les indications du complice.

La flamme mordant irrégulièrement le papier s'était arrêtée un peu au-dessus d'une phrase qui ainsi se trouva comme soulignée : Parlant de la mise en circulation des billets, l'homme de Londres écrivait à M. Dechevreille :

“L'affaire du malheureux F. nous arrête pour le moment...”

Quel était cette affaire F. ?

Ce nouveau détail au milieu des conséquences si graves de la découverte passa d'abord presque inaperçu aux yeux de Lucien, ou du moins il ne le frappa point autant qu'il l'aurait dû ; pour le moment, il songeait à la restitution ; il se confirmait dans cette idée que son père lui-même avait voulu la lui recommander avant les adieux. Lucien aimait à se persuader que réparer le préjudice, c'était obéir à la volonté de son père repentant.

Il ne s'arrêtait point à des distractions subtiles entre le vol fait à une Société puissante comme la Banque de France et le tort que l'on aurait causé à un particulier. Il y avait eu vol, il devait y avoir restitution.

Dans quelle mesure ? Il lui faudrait bien des calculs pour déterminer le “quentum”. Il chercherait, il tâcherait d'établir le chiffre de la fortune antérieure de son père à l'époque où avait commencé le criminel trafic, les dépenses annuelles additionnées pendant tant ou tant d'années, en se basant sur le train de la maison, il ferait enfin le possible.

Lucien se mit au travail tout aussitôt. Il inventoria avec le soin le plus minutieux tous les papiers de son père ; l'ordre n'en était point très rigoureux ; on sentait, dans le classement, des lacunes, de